

Les bottes de Cendrillon : (3)

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **3 (1865)**

Heft 12

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178000>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Douze garçons au pied léger, dont deux à l'entrée, munis de brosses, feront le service du Cerele avec la souplesse et la grâce des premiers saute-escaliers de l'Hôtel de la Paix, à Paris.

Une bibliothèque polyglotte, où figureront en première ligne et dorés sur tranche, les ouvrages de Proudhon, de Cabet, de Fourier et d'autres champions de la régénération sociale, étalera sur ses nombreux rayons 50,000 volumes. — Un même onglet rassemblera dans une affectueuse étreinte la collection de nos journaux politiques.

Toutes les opinions, soupirant après une cordiale entente, viendront à Beau-Séjour pour s'éclairer mutuellement. L'Helvétia et le Gouvernement, les hommes de 1845 et ceux de 1850, les conservateurs et les radicaux, l'ouvrier et la noblesse, tous y jouiront d'une délicieuse fraternité, tous viendront fumer au même narguillé, qui, dans la chambre des fumeurs, entourée de moelleux divans, répandra de tous côtés de nombreuses ramifications en caoutchouc terminées par de longues poires d'ambre jaune. O heureux rapprochement! O universelle embrassade!

Mais descendez sur la terrasse; quel spectacle, que de magie, que de grandeur dans le panorama! Promenez-vous dans le jardin qui est plus bas; des sentiers dérochés, des grôtes, des cascades, des ponts, des filets d'eaux, des châlets rustiques, des aquariums, des plantes exotiques, des arbres dont la végétation rappellera celle des îles Fortunées! Le bambou, le palmier, le cocotier, le cèdre, la pamplemousse y répandront partout la fraîcheur; dans leurs branches se joueront le tendre rossignol, le perroquet moqueur, le merle d'eau, le colibri, le bengali, le moineau d'Europe, la fauvette, les cardinaux qui enchanteront cet Eden de leur joyeux ramage.

Un tir au pistolet, des quilles, des boules, l'escarpolette, la raquette, le bilboquet, la toupie, et une foule d'autres jeux seront à la disposition des amateurs.

Au fond du jardin, une place sera réservée pour un jardin d'enfants, où les moutards, accompagnés de leurs mamans, pourront jouir de la pédagogie pratique de Froebel.

Durant les soirées de l'été, les musiques des chapelles de Dresde, de Berlin, de Vienne, de St-Petersbourg et de Baden-Baden s'y feront entendre alternativement. Tout, enfin, contribuera à faire de ce lieu le plus beau des séjours. Puissent les hommes d'actions ne pas perdre courage.

L. M.

LES BOTTES DE CENDRILLON

(5)

Je n'ai pas toujours amarré mon embarcation de ce côté de la rue. Non, monsieur, il y a quelques mois encore, j'abritais mon échoppe à la muraille de la belle maison d'en face. On a trouvé que je la déparais par mon voisinage, et le propriétaire m'a fait bannir jusqu'ici. La maison au bas de laquelle je me suis réfugié

protège ma baraque, qui chancelle au moindre vent. Chaque orage l'ébranle; il en viendra un qui dispersera mes planches au loin; celui de tout à l'heure a menacé mon arche vermoulue d'un terrible naufrage. Enfin, à la volonté du dieu des tempêtes.

J'étais donc là-bas, plus sûr et plus tranquille. A cette époque, au premier étage, dont vous admiriez tout à l'heure le balcon de guipure, demeurait un jeune homme, qui menait joyeuse et bruyante existence. C'étaient tous les jours, souvent même toutes les nuits, des chants de fête où se mêlaient les fraîches et riantes voix des jeunes filles du quartier. Tout ce bruit, tout ce mouvement me réjouissait le cœur. J'ai toujours aimé les gaietés de la jeunesse, et, par-dessus tout, la vue d'un gracieux et joli visage de femme. Jugez si j'étais heureux, j'en voyais chaque matin, j'en voyais chaque soir passer de nouvelles devant les verres de mes lunettes.

Il vint pourtant un jour où tout cela cessa comme par enchantement. Le jeune homme même ne reparait plus qu'à de rares intervalles. J'en cherchai longtemps la cause et j'appris par le portier (que n'apprend-on par ces commères?) les véritables motifs de ce changement subit.

D'abord un gros héritage avait été dévoré, et, pour remplir ce tonneau des Danaïdes, on attendait la riche succession d'un oncle d'Amérique, si tant est que l'espèce ne soit pas où est la race des carlins; ensuite, il y avait un amour sérieux, lequel avait chassé la troupe des plaisirs. Le jeune homme s'enfermait souvent; souvent le curieux concierge l'avait vu écrire de longues lettres de quatre pages, et la plume des amoureux a seule cette haleine intrépide. Un jour même il avait été chargé d'en porter une à la petite boîte; mais l'adresse était bien peu de chose; ces simples mots étaient sur l'enveloppe:

« A Pervanche, poste restante. »

Un mois se passa ainsi.

J'étais assis un soir sur le devant de mon échoppe, la pipe à la bouche et les mains sur mes genoux, lorsqu'une voiture s'arrêta sur le seuil de la maison sculptée. Les stores étaient baissés. La portière s'ouvrit, le jeune homme sauta à terre, déroula avec empressement le marche-pied, et tendit la main à une jeune fille, qui descendit aussitôt, vive et légère, mais si bien enveloppée de voiles que je pus distinguer seulement une ombre toute petite, toute mince, toute mignonne, qui disparut rapidement dans la maison.

— Ah! ah! me disais-je, les oiseaux sont revenus au nid!

J'ai mes curiosités, comme le portier a les siennes. Tous deux nous fûmes pourtant déçus dans nos espérances. Ni le jeune homme, ni la jeune fille ne ressortirent de longtemps. L'appartement était clos comme la grille d'un couvent. Personne n'entraît, si ce n'est dans l'antichambre, et seulement même pour apporter ce qui était nécessaire aux deux reclus, des mets délicats et des fleurs nouvelles. Il y eut des lettres envoyées, et des fournisseurs qui firent de courtes et mystérieuses visites. Jamais un coin du rideau ne s'entr'ouvrit sur le balcon. Les amants cachaient leur bonheur et leur amour à tous les regards indiscrets.

Le portier enrageait.

Au bout d'une quinzaine cependant, j'aperçus enfin le jeune homme, qui, pour la première fois, sortait de la maison, à la tombée de la nuit. J'ouvris mes yeux aussi grands que possible. Inutile peine, la jeune fille n'était pas là! Mais l'amoureux ne marchait pas seul... un tout petit jeune homme, un enfant presque, s'appuyait à son bras penché et semblait se serrer, se blottir contre son compagnon. Tous deux passèrent si près de moi, que je me vis forcé de reculer en saluant. Mes yeux s'étaient involontairement baissés vers le trottoir, et ce fut alors que j'aperçus ces pauvres petites bottes, qui semblent à cette heure m'écouter en souriant.

Vous ne voudrez pas croire, monsieur, ce qui se passa en moi à cette vue. Vous ne savez pas qui je suis; vous ignorez mon histoire qui serait trop longue à vous raconter. Apprenez seulement et croyez-moi, que je n'étais pas né pour être ce que vous me voyez aujourd'hui. Que voulez-vous? le destin fait les rois et les

savetiers? Enfin, tout cela n'est rien au récit. Sachez seulement qu'autrefois j'ai aimé en artiste tout ce qui est beau, gracieux, mignon, élégant. Plus tard, devenu bottier, ces goûts m'ont donné une manie à l'endroit de la seule partie du corps humain à laquelle j'ai tous les jours affaire. Oui, monsieur, il peut y avoir de l'art à tailler le cuir comme à tailler le marbre. Pas un homme, pas une femme ne passe devant moi, sans que je ne fasse attention à leurs pieds. Quand parfois je me hasarde dans les riches quartiers de Paris, je reste des heures entières devant les riches étalages de mes confrères à la mode... Riez, je vous le permets, mais cette folie me poursuit et me fait seule supporter mon ignoble travail. La nature m'a placé des instincts artistiques dans le cœur, et ces instincts endormis se réveillent jusque chez le pauvre et obscur savetier!

Jugez donc, monsieur, de ce que j'éprouvai ce soir-là! C'était l'admiration, la suave extase qu'on éprouve à l'aspect d'une toile de Raphaël ou d'un marbre de Canova. Enfin, vous les avez vues, vous les voyez encore... Les voilà... Vous avez subi, vous subissez toujours leur charme magique!

Quant à moi, j'attendis en rêvant leur retour jusqu'au milieu de la nuit. Vers une heure du matin, les deux jeunes gens repassèrent. Par malheur, le ciel était sombre et noir, je pus à peine les deviner, et je me retirai tout chagrin dans mon échoppe.

Le troisième soir seulement, le jeune homme ressortit; cette fois la jeune fille était avec lui. Le concierge les accompagna jusqu'au seuil avec force saluts. Le malin cerbère cherchait à entrevoir ce visage mystérieux qui, alors encore, était caché sous un voile long et épais. Je vous ai déjà dit que j'étais presque aussi curieux que mon curieux voisin. Je fis donc comme lui; comme lui il me fut impossible de rien distinguer. C'était une jeune fille d'une taille toute petite et toute frêle, mais ravissante de grâce et d'élégance. Elle ne marchait pas, elle semblait glisser sur la terre. Son corps souple et svelte avait l'imperceptible balancement de la feuille au milieu d'un air calme. Tout en elle était charme et distinction. Et l'on ne voyait rien de son visage! Moi, ce qui me tentait surtout, vous le devinez sans doute?... Je baissai donc les yeux. Aussitôt je fis un geste de surprise et d'admiration!

Il n'y avait que ces deux pieds-là qui pouvaient chausser les bottes vernies de l'avant-dernier soir!

L'enfant et la jeune fille, c'était la même et mignonne créature!

(La suite au prochain numéro).

Ephémérides lausannoises

du mois de janvier 1865.

1. L'année 1865 commence clopin-clopat, avec une jambe de chaque côté.
- » Comme la neige aux approches du printemps, le *Journal pédagogique* se fond avec celui de Neuchâtel, pour paraître à Fribourg, sous le nom d'*Educateur*.
2. Protestation adressée aux Genevois, au sujet du verdict etc.
8. Protestation adressée à l'assemblée fédérale, demandant l'éclaircissement de faits obscurs.
9. Réunion du Grand Conseil. — Singulière manifestation dans les rues de Lausanne.
10. Reprise des cours publics à l'hôtel de ville.
12. Soirée musicale à l'hôtel du Nord, par la chapelle de Marienbad.

13. Idem au Casino, par celle de St.-Gall.
- » Idem au café du Musée, par quatre Italiens.
16. Idem au Raisin, par quatre Allemands.
17. Soirée dramatique au profit du temple d'Echalens.
18. Première soirée de la Société artistique.
- » Neige.
19. Pétition des 45, rejetée par le Grand Conseil.
21. Bal donné par la Société de gymnastique.
22. Les demoiselles de Lausanne offrent un drapeau aux gymnastes.
23. Pétition des dames d'Ouchy, pour la conservation de leur cimetièr.
24. Concert des millions! Carlotta Patti roucoule au Casino. — L'apathie est de mode.
25. L'autorité locale fait enlever la neige *fondue*.
26. Entrée triomphale du prince et de la princesse Colibri.
28. On propose la création d'un jardin d'hiver, pour l'été, sous les voûtes du Grand-Pont.
31. Les représentants du peuple rentrent dans leurs foyers, après avoir reçu la bénédiction des instituteurs vaudois.

Voici une plaisanterie faite en 1848 sur la fameuse théorie de Proudhon : *La propriété, c'est le vol.*

Dans un des faubourgs de Paris,
Proudhon passait un jour de fête;
Il avait, le matin, comme un bourgeois honnête,
De l'Elbeuf qu'il portait, fort bien réglé le prix.
Un mendiant, couvert de crotte,
Va droit à lui, disant : « De votre redingote
La couleur, citoyen, me plaît..., donnez-la moi ;
Elle semble faite à ma taille ! »
Proudhon répond : « Comment ! canaille,
Ce vêtement n'est pas à toi ;
Je l'ai payé, j'en suis le maître. »
« Oh ! j'ai l'honneur de vous connaître,
Dit à Proudhon notre homme, et j'observe vos lois ;
N'avez-vous pas au moins répété deux cents fois
Que le peuple dans sa misère,
Devait tomber sur le propriétaire ?
Il vous en cuira, maître fol.
Je suis pauvre, avec vous je troque ;
Donnez-moi donc votre défroque ;
La propriété, c'est le vol.

Accusé de réception

M. A. D., insp.-for., à Vevey, reçu 4 fr.

Pour la rédaction : L. MONNET.

Nous rappelons à nos abonnés qu'ils peuvent, si cela leur convient, nous faire parvenir FRANCO, en timbres-poste, le montant de leur abonnement.

Il leur en sera accusé réception dans le journal.